

Critique de L'intérêt général
Article de Y. L. Yves Lévy (?)
dans Paris n° 13 - décembre 1945



LE THÉÂTRE

ROBERT OU L'INTÉRÊT GÉNÉRAL

par ANDRÉ GIDE

DANS le premier numéro qu'elle ait édité à Paris, *L'Arche* a achevé la publication de *Robert ou l'intérêt général*, dont elle avait fait paraître les trois premiers actes dans ses livraisons algéroises. Comme la plupart des œuvres de Gide, celle-ci est du dessin le plus classique : cinq actes où l'intrigue est conduite sans à-coup, avec une parfaite maîtrise. L'intérêt est soutenu de bout en bout, les effets bien calculés, les personnages parfaitement caractérisés et fidèles à eux-mêmes dans toutes leurs répliques. Ce qu'on pourrait reprocher à la pièce, ce serait seulement un excès de sagesse : pas de grande scène, et, lorsque l'action se fait dramatique, nous n'y assistons que de loin, à travers des jumelles (c'est en effet par ce procédé, qui nous épargne un récit de Thérémène, qu'André Gide nous rend présent l'épisode le plus violent du drame). Plus encore : l'auteur s'attache aussitôt à détruire la valeur émotionnelle du double meurtre où culmine l'action en reportant notre attention sur les réactions qu'il provoque chez les autres personnages.

C'est que la pièce est, avant tout, une analyse cruelle des réactions morales et intellectuelles d'un industriel qui, comme un personnage antérieur d'André Gide, se prénomme Robert et a, avec son prédécesseur, de nombreux points de ressemblance. N'agit-il pas, lui aussi, comme il « croit devoir » agir ? A la vérité, *Robert ou l'intérêt général* est une classique comédie de caractère, et c'est pourquoi l'intérêt de l'intrigue, pour excellent que soit l'agencement de celle-ci, s'efface sans cesse devant le portrait du personnage principal ainsi que, à un moindre degré, de ceux qui gravitent à son entour. Elle n'est, dans toutes ses parties, que l'occasion de disséquer

et de nous faire connaître Robert, sa femme Laure, son fils Gustave et l'abbé Tronchet. En un certain sens même, la raison d'être de Laure est de se faire raisonner par le pieux abbé, qui sait si bien pourquoi il faut qu'il y ait des pauvres sur la terre.

Il n'est donc pas nécessaire de donner le détail de l'intrigue. Si l'on s'en tient à l'exposition et au dénouement, il s'agit du brevet d'une invention faite par le demi-frère de Robert, fils naturel de son père. Robert a trouvé le moyen de l'acheter sans bourse délier en vendant à l'idiot de la famille des actions de la société qui exploitera le brevet. Cet argent devrait payer l'inventeur, mais, en dépit de sa pauvreté, celui-ci, poussé par son fils, refuse. Il finira par donner son invention sans contre-partie pour obtenir de Robert qu'il sauve sa fille, inculpée du meurtre d'un contre-maître de l'usine, lequel venait de tuer le second fils de Robert, Michel, qui, au cours d'une grève, avait pris parti pour les grévistes et avait été chassé de la maison paternelle. Ainsi, Robert a la double chance d'être débarrassé d'un fils indocile et d'acquiescer gratuitement ce qu'il était disposé à payer.

Il est à peine besoin de dire que Robert est une caricature du plus triste esprit bourgeois. Mais, traité d'une façon qui n'est nullement caricaturale, ce portrait n'a rien qui ne se fasse accepter. Et, d'ailleurs, si nous disons caricature, ce n'est pas que le modèle ne s'en puisse rencontrer. C'est simplement parce qu'il est dépourvu de toute réaction simplement humaine : il n'a que des réflexes de possédant qui calcule habilement son intérêt, tout en le masquant sous une douce et hypocrite hypocrisie ; car, bien entendu, il n'a souci que de l'intérêt général, avec qui le sien se confond. Auprès de lui, son fils Gustave présente la variété cynique du même type (il est un peu jeune encore, mais tous les espoirs sont permis), tandis que l'abbé Tronchet offre avec onction la justification théologique de tous ses actes. Entre les gendarmes qui gardent son usine et son domicile et l'abbé qui est son garant moral, Robert n'a rien à craindre ni des hommes ni de sa conscience. Et il léguera son héritage à un rejeton digne de lui.

Ces cinq actes ne sont sans doute pas un chef-d'œuvre, et précisément parce qu'ils sont le portrait d'un être qui manque d'humanité et qui constitue un type social. L'élément humain, ici, se réfugie chez des personnages secondaires, traités superficiellement et de façon un peu conventionnelle : Michel, et les enfants de Boris, le demi-frère de Robert. Mais c'est une œuvre parfaite, et où Gide fait une fois de plus usage de ses dons d'artiste scrupuleux et impeccable. Ce serait, d'ailleurs, une intéressante analyse que celle qui ferait comprendre pourquoi Gide, comme certains autres

grands écrivains — tel Voltaire — est parfait dans les genres majeurs, et n'atteint au chef-d'œuvre que dans les autres, dans le conte philosophique par exemple, avec *Paludes*, ou dans une œuvre maladroite à classer telle que *Les Nonnitudes terrestres*.

Y. L.